

<p style="text-align: center;">CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES Saison 2014-2015 – Parcours singuliers</p>
--

ELENA

de Andrey Zviaguintsev – Russie, 2011

Générique

Scénario : Oleg Negin et Andreï Zviaguintsev. Avec : Nadezhda Markina (Elena), Andrei Smirnov (Vladimir, mari d'Elena), Elena Lyadova (Katerina, fille unique de Vladimir), Alexey Rozin (Sergueï, fils unique d'Elena), Evgenia Konushkina (Tatiana, femme de Sergueï). Durée : 1 h.49. Musique : Philip Glass.

Réalisateur

D'abord acteur, Andrey Zviaguintsev, né en 1954, étudie à l'institut de théâtre de Novossibirsk jusqu'en 1984, puis travaille à Moscou avec Evgueni Lazarev à l'Académie russe des arts du théâtre. Dans les années 1990, il obtient des rôles secondaires dans des productions tv ainsi qu'au cinéma. En 2000, première expérience de metteur en scène pour la chaîne REN-TV. Succès international pour son premier long métrage *Le Retour* (Lion d'or de la Mostra de Venise 2003). En 2007, *Le Bannissement* est présenté en sélection officielle au Festival de Cannes où son comédien Konstantin Lavronenko, obtient le Prix d'interprétation masculine. *Elena* est récompensé par le Prix spécial du jury de la section Un certain regard au 64^e Festival de Cannes. 2014, *Leviathan* reçoit le Prix du scénario à Cannes

Scénario

Elena et Vladimir forment un couple d'un certain âge. Vladimir est un homme riche et froid, Elena une femme modeste et docile, chacun a un enfant d'un précédent mariage. Le fils d'Elena, au chômage, demande sans cesse de l'argent à sa mère. La fille de Vladimir est une jeune femme négligente, qui maintient son père à distance. Suite à un malaise cardiaque, Vladimir est hospitalisé et réalise qu'il pourrait mourir prochainement. Un moment bref mais tendre, partagé avec sa fille le conduit à une décision importante : c'est elle qui héritera de toute sa fortune. De retour à la maison, Vladimir l'annonce à Elena....

Regard de Geneviève Praplan, in *Ciné-Feuilles*

Le réalisateur pose son regard sur des réalités cruelles. Par exemple, en même temps que celle de la course à l'argent, rendue amère par sa confrontation à une indigence omniprésente, la condition des femmes y est durement révélée. La soumission d'Elena, épouse d'un homme riche, est la même que celle de sa belle-fille, mariée à un bon à rien. La résistance insolente ne se trouve que chez des personnes comme la fille de Vladimir, éduquée et assez riche pour s'autoriser à cracher dans la soupe. La caméra accomplit un travail remarquable, puisant l'âme au fond des yeux, la misère derrière trois brins d'herbe... Andreï Zviaguintsev se signale une fois de plus par le choix du cadre, la beauté des éclairages étroitement liés au récit. Tout se trouve à sa place exacte pour servir un scénario puissant, qui tend à se matérialiser en temps réel. Et même la bande-son, lancinante, qui illustre

l'obsession de la protagoniste. Elena, incarnée par une actrice parfaite, porte sur son visage le bouleversement de son âme. Son drame pose des questions fortes qui semblent ne trouver de réponses que dans la désespérance. Serait-ce l'image de la Russie d'aujourd'hui ?

Regard de Jean-François Rauger, in *Le Monde*, 6 mars 2012

Elena est une œuvre qui travaille magistralement sur divers niveaux. Scandé par une attention aux gestes de tous les jours, par de longs plans-séquences enregistrant, dans l'illusion de leur durée, les déplacements des protagonistes, soutenu par la musique répétitive de Philip Glass, le film est structuré de manière à donner conscience au spectateur d'une évolution fatale. Les enjeux psychologiques et sociaux sont évidents, ils témoignent désormais d'une division implacable de la société en classes qui se méprisent et ne se côtoient plus, sinon par accident et pour le pire... La question de l'exigence par les hommes, et la société, d'une soumission presque naturelle des femmes cantonnées aux tâches domestiques pourrait également expliquer un geste létal envisagé comme une revanche. Mais en rester aux déterminations de classes, voire de genres, comme seule explication de l'enchaînement des événements décrits par le film serait prendre le risque de ne pas saisir la nature du pessimisme philosophique du cinéaste.

Ce que décrit *Elena*, c'est d'abord la "déspiritualisation" d'un monde par l'argent tout autant que par la conscience, désormais acquise par les habitants de ce monde, d'une absence de sens de celui-ci, d'un triomphe de l'absurde. Au nihilisme des riches ne s'opposerait donc plus que le matérialisme sordide des pauvres, et c'est dans le refus de toute eschatologie, de tout avènement possible, qu'il soit religieux ou social, métaphysique ou terrestre, dans la désintégration de toute morale au profit de la quête immédiate d'un assouvissement individuel, que se situerait la nature du Mal moderne. Au détour d'un dialogue, l'hédonisme est d'ailleurs assimilé à l'égoïsme, et les industries culturelles qui façonnent la vie des humains (...) participent de ce désenchantement. Ce conservatisme désespéré et mystique... est ici à la fois la marque d'un cinéaste qui ne peut se résoudre à l'idée d'une stricte indifférence des choses et de la disparition de toute morale humaine.

Regard de Arnaud Schwartz, in *La Croix*, 6 mars 2012

Comme toujours, à partir d'une trame apparemment simple et d'un nombre limité de personnages, Zviagintsev dénoue un à un les liens complexes, ambivalents, qui masquent une réalité crue. Porté par les images millimétrées, toutes en subtilités de tons froids, *Elena* happe le spectateur dans une mécanique implacable et ne le relâche pas sans faire peser une nouvelle menace. On peut voir l'intraitable Vladimir comme un nouveau sujet d'autorité patriarcale, mais le film offre une réflexion autrement plus profonde sur la nature humaine et la Russie d'aujourd'hui. Un pays hanté par son histoire, jeté par surprise dans un capitalisme effréné, écartelé entre ses valeurs fondatrices et une occidentalisation des comportements, superposition bancaire de classes hermétiquement cloisonnées, dominée par l'égoïsme et appelant de brutaux réflexes de défense. Le constat ne vaut pas que pour la Russie, bien sûr, mais la violence du basculement des années 1990 n'en rend le constat que plus terrible. Après *Portrait au crépuscule*, *Elena* dresse un constat d'une lucidité sans appel, même si Andreï Zviagintsev se refuse à désespérer complètement de l'homme.

Dossier préparé par Serge Molla